

JIM HARRISON

SEULE LA TERRE EST ÉTERNELLE

UN FILM DE FRANÇOIS BUSNEL ET ADRIEN SOLAND



AU CINÉMA LE 23 MARS

JIM HARRISON

SEULE LA TERRE EST ETERNELLE

UN FILM DE **FRANÇOIS BUSNEL ET ADRIEN SOLAND**

AU CINÉMA LE 23 MARS

France - 2021 - VOST - Durée : 1h52

Matériel presse disponible sur www.nourfilms.com

DISTRIBUTION

NOUR FILMS
01 47 00 96 62
contact@nourfilms.com

RELATIONS PRESSE

Florence Narozny et Mathis Elion
01 40 13 98 09
florence@lebureauflorence.fr



SYNOPSIS

Un homme rentre chez lui au cœur des grands espaces. Il raconte sa vie, qu'il a brûlée par les deux bouts et qui révèle une autre Histoire de l'Amérique. A travers ce testament spirituel et joyeux, il nous invite à revenir à l'essentiel et à vivre en harmonie avec la nature. Cet homme est l'un des plus grands écrivains américains.

Il s'appelle Jim Harrison.



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS BUSNEL

Ce film avec Jim Harrison vous suit depuis près de dix ans. Quelle est sa genèse ?

Seule la Terre est éternelle est un film sur notre rapport à la nature et la nécessaire reconnexion au monde sauvage à travers le regard d'un écrivain qui est - je le crois - le plus important des écrivains américains contemporains. En tout cas, celui qui m'a le plus ébloui et dont les livres peuvent aider ceux qui les lisent. Je voulais partager ce que j'ai appris en le lisant et ce que j'ai découvert grâce à lui.

Je suis un raconteur d'histoires et le cinéma me semble être l'endroit où l'on peut raconter les plus belles, les plus fortes, tout en proposant une expérience esthétique et émotionnelle inédite. Or l'histoire que je souhaite raconter aujourd'hui est celle de notre rapport au monde : comment habiter poétiquement le monde ? Il y a, dans la vie et dans l'œuvre de Jim Harrison, de nombreux éléments de réponse.

Comment présenter Jim Harrison à ceux qui ne le connaissent pas ?

C'est un des défis du film, qui s'adresse autant à ceux qui ont aimé les romans de Jim qu'à ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui mais sont travaillés par l'idée d'un retour à la terre ou qui cherchent une réponse à la question « que laisserons-nous comme planète en héritage ? ». Jim Harrison est un romancier et un poète de haute sève, au souffle rabelaisien, auteur d'une poignée de chefs-d'œuvre dont certains ont été adaptés au cinéma, il a influencé toute une génération d'écologistes (à commencer par Edward Abbey) mais aussi de féministes. Il a connu la gloire et la détresse, les cimes et la dépression. Il a

exploré l'histoire du génocide des Indiens d'Amérique comme peu d'autres avant lui, a célébré le monde sauvage et la gourmandise tout en écrivant des histoires d'une extrême délicatesse sur les blessures intimes... Mais si Jim Harrison est un immense écrivain, il est aussi un être humain intense, démesuré. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé « Big Jim ». Sa vie est un roman. Jim Harrison est cet homme dont la présence au monde me bouleverse, m'aimante et me semble fournir une réponse aux questions du temps présent - l'éco-anxiété que ressentent beaucoup de nos contemporains, notamment. C'est ça que je voulais filmer.

Comment avez-vous convaincu Jim Harrison d'accepter ce film et comment avez-vous travaillé avec lui ?

Le film doit énormément à l'engagement entier de Jim Harrison. J'ai commencé à l'écrire en 2011. Nous venions de tourner chez Jim un « Carnet de route » pour la télévision mais j'étais frustré par le format et le formatage que l'exercice télévisuel imposait alors. J'ai parlé à Jim de l'idée d'un film non pas « sur » lui mais « avec » lui et « dans » le monde sauvage dont il parle dans ses livres. J'ai insisté de nombreuses fois. Puis, en juin 2015, Jim m'a dit : « Si tu as toujours envie de faire ce film, viens cet été. » J'ai réuni l'équipe et nous sommes arrivés à Livingston, Montana, au cours de l'été. Il m'a alors posé cette question : « Quelle histoire allons-nous raconter ? ». Je lui ai dit que je ne serais pas à l'image, qu'il n'y aurait ni archives ni voix off, que je ne raconterais pas sa vie comme



un biographe le ferait. Il a souri et a juste dit : « On y va ! ». Le tournage a duré trois semaines pendant lesquelles Jim a été d'une disponibilité totale, jour et nuit. Il voulait être filmé tel qu'il était, abîmé mais debout, jubilant d'aller pêcher sur la Yellowstone River, marchant à Emigrant Peak, prenant la route pour rejoindre sa casita près de la frontière mexicaine, entouré d'amis chers. Cet engagement total de Jim dans le film a permis un certain nombre de séquences burlesques alors que le film est clairement le testament spirituel d'un homme au crépuscule de sa vie.

Savait-il qu'il allait mourir ?

Jim avait un sixième sens pour ce genre de choses. Nous avons terminé la première partie du tournage à la fin de l'été 2015 et nous étions convenus de nous retrouver au début du printemps, car je voulais filmer le moment où les neiges fondent dans la Péninsule nord qui est l'un des endroits les moins touristiques des Etats-Unis et sur lequel il a beaucoup écrit. Il est mort le 26 mars 2016, deux semaines avant la reprise du tournage. A son bureau. En écrivant un poème.

Ce sont donc les dernières images de Jim Harrison ?

Oui. Mais je n'en avais absolument pas conscience en les tournant.

Vous faites la part belle aux gros plans sur le visage de Jim Harrison mais aussi aux plans très larges dès que l'on est dans les grands espaces. Pourquoi ce choix ?

Les grands espaces nous éblouissent parce qu'ils sont sans limites. D'où l'usage des

plans très larges, en scope, avec un format d'image que nous voulions, Adrien Soland et moi, en 2.22 car c'est le format qui nous faisait rêver quand, enfants, nous regardions les films américains. C'est aussi le format dans lequel m'apparaissent les images lorsque je lis les romans de Jim Harrison... Mais « les grands espaces », c'est également ce que j'ai toujours vu en contemplant le visage de Jim. Son visage me bouleverse. Ses rides sont des ravines, ses traits sont des cratères, son teint buriné est la Terre... Pour moi, le cinéma sert à cela : quand un visage emplit tout l'écran, que la peau capte les sentiments à la manière d'une pellicule, alors le cinéma vous offre une expérience sensorielle unique.

Vous évoquez Adrien Soland, avec qui vous co-signez ce film : comment avez-vous travaillé ensemble ?

Je travaille en tandem avec Adrien depuis bientôt 15 ans car nous sommes complémentaires mais aussi parce que son travail me sidère. Il y a, par exemple, ce plan où l'on voit Jim entrer dans un bar de Livingston et chalouper jusqu'au comptoir puis faire un baisemain à la serveuse qu'il connaissait si bien. Cette scène capture un moment tendre et déchirant : la solitude de ce vieil homme dans un bar désert, qu'Adrien a su filmer alors qu'elle n'était absolument pas prévue. Quand nous avons montré les images à Jim, il a été enchanté car il ne voulait surtout pas de scènes reconstituées. Quand nous avons commencé à tourner, c'était entendu : il ne ferait rien de ce que je lui demanderais mais je devrais filmer ce qu'il ferait. Ce pacte m'allait très bien car ce qui m'intéresse est de capturer l'esprit d'un homme – Jim Harrison – en se débarrassant le plus possible



de la part de comédie que nous avons tous en nous. Adrien m'a encouragé à écrire et réaliser le film comme je le voulais depuis toujours. Et à le réécrire et à le monter, après la mort de Jim. Mais il a surtout permis, techniquement, de filmer Jim dans l'esprit de ce « cinéma-vérité » qui me tient tant à cœur. Jim nous a offert sa part la plus sincère. Je crois que c'est précisément ce qui donne au film sa force, sa tendresse et sa complicité.

Cette complicité tient aussi au rapport que vous aviez avec lui. Quand et comment avez-vous rencontré Jim Harrison ?

J'ai lu *Dalva* à 20 ans et ce livre a changé ma vie. Il m'a littéralement mis en route. Puis mon ami Gérard Oberlé m'a présenté Jim à Saint-Malo en 1999. Nous ne nous sommes plus quittés. Quand Jim venait en France, je le conduisais jusqu'à Cancale ou Vézelay pour d'homériques banquets. Puis je lui ai souvent rendu visite chez lui, dans le Montana. Nous avons beaucoup marché, beaucoup pêché, beaucoup parlé. S'il n'y avait pas eu tous ces moments intimes, je n'aurais jamais sauté le pas pour écrire et réaliser ce film.

Ce film diffère des documentaires classiques sur les écrivains en ce qu'il est aussi une célébration des grands espaces et de la nature sauvage...

Oui, c'est l'un des propos du film : raconter comment la reconnexion à la nature, au monde sauvage, peut nous laver de tous nos soucis, nous aider à mieux vivre. Quand j'étais plus jeune, j'ai été très marqué par ce vers de Victor Hugo : « C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas. » Peut-être ce film est-il la réponse

à ce vers qui me hante. Lorsqu'il nous emmène pêcher sur la Yellowstone River, Jim dit qu'il aime les rivières parce qu'elles sont une parfaite métaphore de la vie : « Elles vont toujours de l'avant, impossible de revenir en arrière, tu ne peux qu'avancer ». Comment concilier cette marche en avant avec cette grande préoccupation de notre temps : les déserts avancent, les villes deviennent tentaculaires, la déforestation a scalpé les forêts primaires, le mépris des exigences de la nature conduit à ériger des barrages ou des centrales nucléaires un peu partout sur les territoire pris aux Indiens et à ce rythme-là il n'y aura bientôt plus grand-chose qui vaille la peine d'être vu ni à quoi on pourra donner le beau nom de rivières ou de forêts. Toute l'œuvre de Jim est une célébration de ce rapport retrouvé à une nature à la fois majestueuse et dangereuse.

Diriez-vous qu'il y a une « philosophie » harrisonienne ?

Oui si l'on considère que la philosophie fut longtemps une façon de penser sans concept, ancrée dans l'expérience et qui s'exprime à travers notre rapport au monde. Comment se régénère-t-on ? demande Jim à travers tout le film (et toute son œuvre). En se ré-ensauvageant, pour commencer. « C'est dans le monde sauvage que réside notre sauvegarde », écrit-il dans *En marge*. Jim Harrison explore les paradoxes de l'existence : la libido, la folie, la vengeance, voilà les trois grands sujets que fouille ce mineur de la conscience en quête d'un hédonisme rédempteur capable de colmater les brèches de l'existence. Il s'agit d'apprendre à célébrer la vie même quand les tragédies les plus terribles s'accroissent : l'existence est fragile mais on peut la reconstruire à tout âge, nous



dit-il, surtout quand on revient à la terre. Pour cela il faut accepter la métamorphose, ce que les Sioux appelaient « changer d'apparence » et qui, aujourd'hui, consiste à faire un pas de côté, se détacher, se dépouiller de ces traits que Jim juge typiquement américains et qui sont l'appât du gain et la tentation du pouvoir. Cette « philosophie harrisonienne » me semble être une alternative efficace au nihilisme, à l'aquoibonisme, à l'auto-apitoiement et au sentiment de passer à côté de sa vie qui peuvent (très légitimement) nous saisir à un moment ou l'autre. Mais cette « philosophie harrisonienne » est d'autant plus forte qu'elle est énoncée sans aucun esprit de sérieux et, bien souvent, sur le ton du burlesque.

On découvre aussi un écrivain profondément féministe...

Ce qui est frappant, c'est le décalage entre cet homme au physique de cyclope et à la démarche de grizzly, politiquement très incorrect, qui traîne une réputation de débauché et de misogynne et l'attention aiguë qu'il porte à la voix de chaque femme. La plupart des personnages qui peuplent son œuvre sont des femmes, racontées à travers leurs failles et leur gloire : Dalva, Naomi, la fille du fermier, les épouses républicaines, les amoureuses de Chien Brun, les filles-mères... et, bien sûr, la « femme aux lucioles ». Lorsque Jim a publié cette novella, *La femme aux lucioles*, qui est un hymne à la puissance des femmes, le succès fut tel qu'une célèbre anthologie féministe décida de le publier à son tour.

Dans le film, Jim Harrison propose aussi ce que l'on pourrait appeler « une autre histoire de l'Amérique »...

Jim Harrison est l'un des premiers à avoir raconté l'histoire de la conquête de l'Ouest comme l'histoire de la cupidité. Il propose le récit des méfaits d'une nation sans mémoire et raconte la lente dégradation du monde sauvage sous les coups de boutoir de la cupidité. Du terrible massacre de Wounded Knee, qui marque la fin de la résistance indienne en 1890, jusqu'aux traumatismes des guerres d'Irak et d'Afghanistan après le 11 septembre 2001, et en passant par les deux guerres mondiales, la Corée et le Vietnam, il ne propose rien de moins qu'une « contre-histoire de l'Amérique ».

Pourquoi ce titre, *Seule la Terre est éternelle* ?

Il s'est imposé un midi où nous cuisinions, au retour de la pêche, dans sa maison de Paradise Valley. C'est le titre d'un chapitre merveilleux de ses Mémoires, *En marge*, dans lequel il y a cette phrase admirable : « J'ai appris qu'on ne peut pas comprendre une autre culture tant qu'on tient à défendre la sienne coûte que coûte. Comme disaient les Sioux, « Courage, seule la Terre est éternelle ! »

Comment avez-vous travaillé à la musique du film avec Mathias Malzieu ?

Jim tenait à un morceau, celui de Janis Joplin, « Get It While You Can ». Il résume assez bien sa philosophie : « Profites-en tant que tu peux »... Pour le reste, j'ai créé une « playlist ». J'ai tout de suite pensé à Mathias car je le sais fou de littérature américaine, en particulier



de Richard Brautigan, dont il a préfacé les poèmes. Je lui ai donné ma playlist, comme direction et comme inspiration, puis, au montage, je lui ai montré quelques séquences que je souhaitais qu'il illustre. Il a aussitôt compris l'esprit du film et apporté ce son que j'aime tant lorsqu'il joue avec Dionysos. Je lui ai demandé de reprendre « Hurt » de Johnny Cash et « Rider in the rain » de Randy Newman. Sa version de « Hurt » est une merveille qui nous a fait dresser les poils sur les bras.

C'est un film crépusculaire et pourtant joyeux, plein de tendresse...

Parce que Jim Harrison est un personnage profondément joyeux et tendre. C'est un testament « spirituel » dans tous les sens du terme ! Quand il parle de la mort et dit qu'elle ne lui importe pas, alors qu'il sent qu'elle ne va plus tarder, il est bouleversant. Il en plaisante en citant l'anthropologue Loren Eiseley qui disait : « Nous aimons la terre mais n'avons pas pu rester. » Et il trouve, toujours en riant, sa propre épitaphe : « Il a fait le boulot » ! Quelle élégance.

Vous ferez d'autres films ?

Je l'espère !



BIOGRAPHIES

JIM HARRISON

Né le 11 décembre 1937 à Grayling, dans le Michigan, Jim Harrison, est romancier et poète.

Sa mère est d'origine suédoise, son père est agent agricole. À l'âge de 7 ans, il perd accidentellement son œil gauche en jouant avec une voisine. À 23 ans, son père et sa sœur (âgée de 19 ans) sont tués dans un accident de la route.

En 1960, il épouse Linda King avec qui il aura deux filles, Jamie et Anna. Il est engagé comme professeur assistant à l'université d'État de New York de Stony Brook mais renonce rapidement à une carrière universitaire et se tourne vers la poésie. Son premier recueil, *Plain Song*, paraît en 1965. En 1970, après une chute en montagne lors d'une partie de chasse, il se lance dans l'écriture de son premier roman sur les conseils de son ami Tom McGuane. *Wolf* est publié l'année suivante. Puis il écrit *Un bon jour pour mourir*, road-trip déglingué qui inspirera le mouvement écologiste et notamment Edward Abbey. Son troisième roman, *Nord-Michigan*, se vend à quelques centaines d'exemplaires seulement et le plonge dans une sévère dépression.

En 1976, le romancier Tom McGuane, qui vient d'écrire le scénario de *Missouri Breaks* pour Arthur Penn lui présente Jack Nicholson qui devient son ami et lui prête l'argent nécessaire pour qu'il puisse terminer l'écriture des trois novellas qui formeront *Légendes d'automne* (1979), son premier grand succès (adapté au cinéma en 1994 par Edward Zwick avec Brad Pitt et Anthony Hopkins). A partir de cette période, il commence à écrire

des scénarios pour Hollywood. En 1988, le succès de *Dalva* lui apporte une renommée internationale. En 1990, il publie la novella *La femme aux lucioles* dans le *New Yorker* puis dans une anthologie féministe dont il devient la coqueluche. Au milieu des années 1990, il décide d'arrêter les scénarios et se consacre entièrement aux romans et aux poèmes. Il publie la suite de *Dalva* en 1998, *La route du retour*, puis *En route vers l'Ouest* (2000). En 2002, à la demande de son éditeur, il écrit *En marge*, son autobiographie, qui remporte un immense succès aux États-Unis. Il a écrit plusieurs livres autobiographiques, notamment *Entre chien et loup* (1993), *Aventures d'un gourmand vagabond* (2001), *Un sacré gueuleton* (2019) et *La recherche de l'authentique* (2021).

Dans les années 2000, il connaît à nouveau un grand succès avec le diptyque romanesque *De Marquette à Veracruz* (2004) et *Retour en terre* (2007), puis *Une odyssée américaine* (2008). Il publie de nombreuses nouvelles dont *Les jeux de la nuit* (2010) et *Nageur de rivière* (2014).

Son œuvre poétique est notamment marquée par *Lettres à Essénine* (1973) et *Théorie et pratique des rivières* (1985), devenus des classiques.

Jim Harrison est mort le 26 mars 2016, à l'âge de 78 ans, dans sa maison de Patagonia, en Arizona. Il était en train d'écrire un poème.

Ses livres sont traduits dans 23 langues.



FRANÇOIS BUSNEL

François Busnel est journaliste.

Il anime depuis 2008 « La Grande Librairie » sur France 5.

A la télévision, il a créé, écrit et showrunné les séries d'animation documentaire *Les Grands Mythes* (20x26 minutes, Arte, 2017), *L'Illiade* (10x26mn, Arte, 2019) et *L'Odyssée* (10x26mn, Arte, 2020).

Il a notamment créé et dirigé le magazine trimestriel *America* (2017-2021), animé l'émission quotidienne « Le Grand Entretien » sur France Inter (2010-2013), dirigé le magazine *Lire* (2003-2015) et le service Livres de L'Express (2001-2015).

Dans le cadre de la préparation de *Seule la Terre est éternelle*, François Busnel a écrit 11 préfaces inédites aux œuvres de Jim Harrison pour les éditions 10/18, pleines d'anecdotes et de souvenirs (*Wolf, Un bon jour pour mourir, Nord-Michigan, Légendes d'automne, Sorcier, Dalva, La route du retour, La femme aux lucioles, En route vers l'Ouest, En marge, De Marquette à Veracruz*).

Dalva, avec une préface inédite de François Busnel, sortira en librairie aux Editions 10/18 en même temps que *Seule la Terre est éternelle*.

ADRIEN SOLAND

Adrien Soland est réalisateur et producteur.

Il réalise notamment les émissions « La Grande Librairie » sur France 5, « 28 minutes » sur Arte mais aussi « Faut pas rêver » et « Thalassa » sur France 3.

Ensemble, François Busnel et Adrien Soland ont écrit et réalisé plusieurs documentaires pour la télévision parmi lesquels *Sur les traces de Gustave Flaubert* (France 5, 2021), *Philip Roth, biographie d'une œuvre* (France 5, 2014) ; *Tolkien, le seigneur des écrivains* (France 5, 2013) ; *Les Carnets de route de François Busnel* (France 5, 2011 et 2013)...

Seule la Terre est éternelle est leur premier long-métrage.



ÉQUIPE DU FILM

UN FILM DE	François Busnel et Adrien Soland
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR	François Busnel
AVEC	Jim Harrison
AVEC LA PARTICIPATION DE	Jim Fergus Linda King Harrison Danny Lahren Peter Lewis
ET DE	Russell Banks Louise Erdrich Pete Fromm Colum McCann Dan O'Brien
IMAGE	Yann Staderoli
MONTAGE	Camille Dalbera
MUSIQUE ORIGINALE	Mathias Malzieu et Olivier Daviaud
MUSIQUES ADDITIONNELLES	Janis Joplin (« Get It While You Can ») Merle Haggard et Willie Nelson (« Pancho and Lefty »)
SON	David Sandras
PRODUCTEURS	François Busnel Adrien Soland Alain Busnel Marine Chiab Emmanuel Perreau
UNE PRODUCTION	Rosebud Productions
AVEC LA PARTICIPATION DE	Mario Batali William R. Hearst III France Télévisions Le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
DISTRIBUÉ PAR	Nour Films